

Vitrine IV - Zurich - 1971-1986

Dans le curriculum vitae de 1970, la collaboration avec la revue « Image » de Hoffmann & Laroche est logiquement biffée. Après avoir quitté son poste de professeur universitaire, Hindermann retourne en Suisse et retrouve du travail dans le monde de l'édition, mais cette fois-ci avec de plus grandes ambitions. Depuis 1971, il dirige les éditions Manesse et édite la prestigieuse série « Manesse Bibliothek der Weltliteratur » [2]. Les 150 volumes édités dans les quinze ans suivants trouveront place dans l'intimité de sa chambre à coucher et, depuis la mort de Federico, sont conservés par sa dernière fille, Caterina. Dans la Bibliothèque il en reste quelques exemplaires qui illustrent assez bien le caractère de la collection et l'orientation que Federico lui a donnée : « que je sois [...] romaniste, germaniste et comparatiste n'a pas d'importance ; j'ai essayé depuis ma jeunesse, au moins par des traductions, de connaître le plus grand nombre possible de cultures et j'ai fait mienne, comme Walther Meier, la célèbre maxime de Voltaire : “Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux” » (FH, *Für Hörer aller Fakultäten*, « Borseblatt », 1-4.01.1983, p. 39).

C'est dans cette multiplicité culturelle que l'on peut reconnaître le caractère principal de la « Manesse Bibliothek der Weltliteratur », ainsi que celui de la Bibliothèque de son directeur qui, en plus des littératures allemande, française et italienne, comprend désormais aussi la littérature anglo-saxonne dans sa langue originale (Shakespeare, Lewis Carroll, Orwell, Joyce, Hemingway, Dickens, C. S. Lewis, Hopkins, Emily Dickinson, Golding, etc.), japonaise, chinoise, hispanique, arabe, russe, etc., et des genres particuliers, tels que maximes, aphorismes et anecdotes, la mystique (de Meister Eckhart à Simone Weil), les sciences naturelles, la philosophie des sciences, etc. La Bibliothèque et le catalogue Manesse vivent une relation symbiotique, d'échange mutuel, comme nous pourrions le démontrer en comparant les auteurs présents dans l'une et dans l'autre.

Mais la période de direction de Manesse coïncide aussi avec celle de la première saison poétique en italien, qui aura un impact particulier sur la Bibliothèque. À partir de janvier 1971, Hindermann commence à publier quelques poèmes en italien, accompagnés d'une traduction en allemand, sur la « Neue Zürcher Zeitung » [3], et à partir de 1973 il offre aux amis des petites plaquettes de poèmes pour la fin d'année : *Qualche poesia del '73*, *Qualche poesia del '74*, *del '75*, '76, etc. [5]. L'*Almanacco dello Specchio Mondadori* de 1975, qui

comprend neuf poèmes, *Verso le feste*, est le premier volume dans lequel la poésie en italien s'adresse à un public plus large. De 1978 à 1986, l'éditeur milanais Vanni Scheiwiller publie six recueils de poèmes et un recueil d'épigrammes (en allemand) [6].

La décision du quinquagénaire de se présenter au public italien avec des vers en italien doit être comprise comme la dernière étape d'un rapprochement de l'Italie, l'étape finale par laquelle Hindermann franchit la frontière non pas comme journaliste, touriste ou émigré, mais comme poète italien. Il s'agit d'un geste symboliquement important qui, s'il ne porte pas les fruits espérés en termes de reconnaissance littéraire, permet à Hindermann de créer de nouveaux contacts avec des intellectuels italiens et de renforcer ceux qui existent déjà : « A Federico Hindermann ringraziandolo della preziosa plaquette e ricordandolo con simpatia, Italo Calvino, gennaio 1974 » [7].

Parmi les liens italiens qui dépassent certainement le simple hommage entre écrivains et dont il reste des traces significatives dans la Bibliothèque, on peut citer ceux avec Felice Filippini, avec la famille Cecchi, le critique Mario Praz, qui séjourne au moins deux fois chez les Hindermann, le poète Giovanni Ramella Bagneri, l'écrivain tessinois Piero Bianconi, le critique et poète Adolfo Jenni, Enrico Lombardi et Fabio Pusterla, qui vont contribuer à la reconnaissance de la poésie de Federico dans la Suisse italienne.

L'écrivain et critique littéraire Pietro Citati (1930-2022), présent dans la Bibliothèque avec plus de vingt ouvrages, a joué un rôle important dans la présentation de l'œuvre poétique de FH en Italie. Leur première rencontre, en 1951, sera évoquée par Citati en 1975, dans *l'Almanacco dello Specchio* : « J'ai rencontré Federico Hindermann pour la première fois à Zurich, alors que j'avais une vingtaine d'années et que je sortais – plein d'arrogance, de lectures et de pensées banales – de la Scuola Normale de Pise. Je n'aimais pas la Suisse : elle n'était pas assez dramatique. [...] Lors d'un séminaire sur la littérature provençale, j'ai rencontré un étudiant plus âgé que les autres, qui essayait de disparaître parmi les tables et les livres, comme si disparaître était son désir suprême. Quelqu'un d'autre aurait pu comprendre mieux que moi que cet homme d'une douceur anormale, au visage trop fin et délicat, connaissait si bien les livres et les avait si bien assimilés, qu'il n'osait plus en parler. Alors, pour la première fois, j'ai su ce qu'est un homme de lettres » (Pietro Citati, *Introduzione*, in *Almanacco dello Specchio*, Milano, Mondadori, 1975, p. 394).

1. *Lebenslauf*. Curriculum vitae de FH de 1921 à 1970, avec mise à jour de 1971. « Né le 27 juillet 1921 à Biella >près de Turin< (Italie. >Je suis bilingue<), fils de Max Hindermann, commerçant, citoyen de Bâle, et d'Amalia née Filippi, de Turin, j'ai fréquenté l'école communale à Turin et le gymnase à Bâle. Après l'examen de maturité, je me suis inscrit à l'université de Bâle au printemps 1940. Parallèlement à mes études de langues et littératures romanes et allemandes, je travaillais à la rédaction du "National-Zeitung" (ma mère était décédée en 1934, mon père en 1938, et je devais gagner ma vie et celle de mon jeune frère), d'abord à mi-temps, puis à partir de 1942, à plein temps. Un congé en été 1940 m'a permis d'obtenir le diplôme d'enseignement de l'italien à l'Université pour étrangers de Pérouse (avec le maximum des points), un second, en 1941, de passer un semestre à Rome. Lorsque j'ai quitté la rédaction du "National-Zeitung" en 1947 pour prendre le poste de lecteur des éditions Atlantis et de rédacteur du mensuel "Atlantis" à Zurich, j'ai interrompu les études que je poursuivais irrégulièrement à côté de mon travail. Un séjour à Oxford, de 1950 à 1951, en tant que lecteur d'allemand à l'université, m'a incité à me réinscrire ; à Zurich, où j'ai retravaillé aux éditions Atlantis à mon retour d'Angleterre, j'ai obtenu mon doctorat en juin 1956 avec la mention *summa cum laude* dans les matières suivantes : histoire de la langue et de la littérature italiennes, histoire de la littérature française, histoire comparée de la littérature. En 1961, j'ai quitté la maison d'édition Atlantis pour enseigner l'italien et le français à l'école cantonale d'Aarau, où ma femme exerçait la profession de pédiatre et vivait avec nos trois enfants. En 1966, j'ai été invité à occuper une chaire de philologie romane >(avec spécialisation en italien)< à l'université d'Erlangen-Nürnberg et le 22.3.1967, j'ai été nommé professeur ordinaire de cette discipline dans cette même université. Comme ma famille ne pouvait pas se décider à s'installer définitivement en Allemagne, et que les nombreux voyages devenaient trop pénibles à la longue, j'ai demandé d'être libéré de mes obligations de professeur ordinaire à la fin de l'année 1968. ~~Je travaille actuellement comme rédacteur de la revue "Image", publiée par la société Hoffmann & La Roche, Bâle.~~ > Depuis, je dirige la Manesse V. à Z. et publie la Manesse Bibl. d. W. Je suis citoyen de Bâle. | Aarau, le 30 Août 1970 ».
2. Riccardo Bacchelli, *Der Teufel auf dem Pontelungo*, Nachwort von Federico Hindermann, Zürich, Manesse Verlag, 1972. *E. Cecchi, *Goldfische*, Aus dem Italienischen übersetzt und Nachwort von Federico Hindermann, Zürich, Manesse Verlag, 1973. *E. Vittorini,

Gespräch in Sizilien, Nachwort von Federico Hindermann, Zürich, Manesse Verlag, 1977. Les volumes présentés ici ne sont qu'une partie de ceux qui ont été personnellement édités, introduits ou traduits par FH au cours des années 1971-1986 (et au-delà, voir **V.1**), mais même pour la publication des autres, plus d'une centaine, le goût et les choix du directeur ont été décisifs. FH avait amené chez Manesse l'esprit d'ouverture d'Atlantis, où les nouveautés littéraires étaient accueillies avec la même faveur que les auteurs confirmés. Mais le désir d'arracher à l'oubli des écrivains de valeur avec des éditions et des versions philologiquement irréprochables, ne se traduisait pas toujours par un succès commercial : « Ici, chez Manesse, nous n'avons pas réussi à faire connaître à un large public des auteurs comme Benito Pérez Galdós, Marie de France, Walter de la Mare, Ennio Flaiano ou Edmund Gosse ; ce ne furent, commercialement parlant, que des échecs » (FH, *Zum Geleit*, in *Zur Literatur der Welt. 40 Jahre Manesse Bibliothek*, Zürich, Manesse, p. 13). FH a également publié des anthologies thématiques (*Anekdoten in der Weltliteratur*, 1980, *Kinder...*, 1981, *Katzen...*, 1982, *Bäume...*, 1985) et a créé une collection pour bibliophiles, qui accueille des œuvres de *John Keats, Johan Peter Hebel, Robert Burton, *Giovanni Boccaccio, Homère et Gérard de Nerval (réimpression de *Aurelia* traduite par FH en 1943). Il s'agit de livres de grand format, à tirage limité, avec illustrations originales signées par l'auteur. L'impression de « Manesse-Drucke » est confiée à la Stamperia Valdonega de Martino Mardersteig, que Federico connaît probablement par le biais de l'éditeur de ses poèmes, Vanni Scheiwiller. L'admiration pour Valdonega s'exprime dans la dédicace de *Qualche poesia* (1990) : « à la famille Mardersteig, en la remerciant pour la maîtrise de la composition et de l'impression, de génération en génération ».

3. *Aspettando il carnevale - Auf die Fasnacht wartend*, « Neue Zürcher Zeitung », 21.02.1971, avec corrections au crayon. En 1971, FH se présente au public germanophone dans la NZZ en tant que poète en italien : c'est le début d'une saison créative qui durera jusqu'à sa mort, en 2012. La décision d'écrire en italien est surprenante pour quelqu'un qui parle le suisse allemand depuis quarante ans et qui écrit quotidiennement dans la langue de Goethe. L'italien est la langue du départ, de l'homme et du traducteur, une langue enfantine et une langue littéraire ou scientifique, mais surtout, dans ces années-là, c'est la langue du sentiment qui lie FH à l'écrivaine tessinoise Anna Felder (1938-2024), enseignante à Aarau [**III.1**]. Un an plus tôt, FH avait traduit le premier roman d'Anna, *Tra*

dove piove e non piove, paru en feuilleton dans la NZZ (plus tard en volume, *Quasi Heimweh*, Rodana-Verlag, Zürich, 1970, réimpression : Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1990).

4. Hans Urs von Balthasar, *Das Weizenkorn*, Luzern, Verlag Räber & Cie, 1944. Qu'est-ce qui fait ce livre de 1944 dans la vitrine des années '80 ? Entre ses pages se trouve le brouillon d'une *lettre dans laquelle FH expose à un responsable de la maison d'édition Adelphi (Milan), un projet qui ne sera réalisé qu'en 1992, avec l'éditeur Guanda (Parme) : *Quanto silenzio*. Le brouillon n'est pas daté, mais d'après la correspondance avec Pietro Citati il est antérieur au mois d'août 1988. Le 26 juin de cette année, Hans Urs von Balthasar [II] décède à l'âge de 83 ans ; affecté par la disparition de l'ami, Federico cherche dans sa bibliothèque *Das Weizenkorn* ; il le trouve, il en lit quelques textes ; le brouillon d'une lettre qu'il vient d'écrire à Adelphi fait office de marque-page. Que signifie tout cela ? Simplement Vivre|Livre. Avec *Weizenkorn*, nous sommes à l'aube de la passion de FH pour les aphorismes, les maximes et les anecdotes, qui se concrétisera plus tard dans l'anthologie *Anekdoten* (Manesse, 1985) et dans sa propre production, avec *Zugelaufen* (Scheiwiller, 1981) et *Un pugno di mosche* (anaedizioni, 2003) [V.4].
5. *Qualche poesia del '76*, « mit den herzlichsten Wünschen für 1977 | Federico ». La plaquette exposée est adressée à Gustav Siebenmann, alors professeur de philologie romane à l'université d'Erlangen-Nuremberg. L'absence du nom du poète, le minimalisme du titre de la série (*Qualche poesia del...*), l'absence de reliure ou de numérotation des feuillets, imposant un ordre aux textes, sont les signes d'une poétique de l'humilité face à un ordre supérieur, auquel le poète s'adresse avec une poésie qui est à la fois expression d'émerveillement devant la Création et interrogation sur le Mystère de son existence. Une attitude « docile contre », comme l'indique le titre du deuxième recueil de Scheiwiller, *Docile contro*. Parmi les destinataires de cette plaquette et de celles des années précédentes se trouve également l'écrivain tessinois Piero Bianconi (1899-1984), qui répond à l'hommage par l'invitation à rassembler les poèmes dans un livre : « Et merci pour la désormais traditionnelle corbeille de poèmes [...] qui va rejoindre ses frères aînés, mais qui devrait maintenant être rassemblée dans un livre, cher ami, confié à la gloire menteuse : mais il n'y a pas mieux... » (Piero Bianconi, *lettre à FH, Capodanno 1977). En 1978, FH publiera en effet son premier recueil, *Quanto silenzio. Poesie 1972-1976* [6].

6. Federico Hindermann, *Quanto silenzio. Poesie 1972-76*, Nota di Pietro Citati, Milano, All'insegna del pesce d'oro, 1978, **Docile contro* (ivi, 1980), **Trottola* (ivi, 1983), **Baratti* (ivi, 1984), **Ai ferri corti* (ivi, 1985), **Quest'episodio* (ivi, 1986). Ces six recueils représentent la première saison poétique de FH, caractérisée par l'utilisation d'une métrique libre et d'une syntaxe continue (la seconde - 1998-2012 - se démarquera de la première par l'utilisation exclusive du "stornello", c'est-à-dire de la plus petite forme métrique italienne ; V.3). Les titres ne laissent aucun doute sur l'atmosphère qui règne dans cette poésie, visant à quantifier l'incommensurable (*Quanto silenzio*) ou à s'opposer en s'abandonnant (*Docile contro*) à quelqu'un ou à quelque chose, dont on comprend vite qu'il s'agit de l'Autre, du Sens, de Dieu, approché par l'observation de la Création. L'opposition, qui n'est plus synthétique comme dans l'oxymore, est alors décomposée en deux titres, auxquels l'échange pacifique (*Baratti*) fait place à la tension (*Ai ferri corti*). La docilité avec laquelle le poète s'adapte à la Nature est égale à sa détermination à en saisir les secrets, qui concèdent quotidiennement, à qui sait les lire, dans toute manifestation de la vie animale, végétale et même minérale, des signaux décisifs, des indices d'un Sens supérieur. L'inspiration poétique n'a donc pas besoin d'occasions extraordinaires, de faits qui rompent la monotonie, de rythmes frénétiques ou géologiques, car c'est précisément dans le fait apparemment insignifiant, dans l'« épisode » (un autre concept cher au poète) qu'une habitude millénaire de l'homme avec la Nature semble rendre insignifiant, que se condense le sens le plus complet de notre être. Les épisodes de coexistence ordinaire entre le moi et le monde, habituellement rabaisés par l'homme moderne au rang de décor ou relégués dans la partie la moins vigilante et la moins critique de la conscience, sont éclairés et étudiés dans leur fascinante complexité.
7. Italo Calvino, *Il castello dei destini incrociati*, Torino, Einaudi, 1973. Dédicace : « A Federico Hindermann ringraziandolo della preziosa plaquette e ricordandolo con simpatia, Italo Calvino, gennaio 1974 ». Treize autres ouvrages d'Italo Calvino (1923-1985) sont conservés dans la Bibliothèque, dont quatre avec des dédicaces de remerciement pour l'envoi de recueils de poésie. En 1963, FH avait déjà accueilli une sélection de nouvelles de Calvino dans sa collection de « Testi italiani d'autori contemporanei » (Aarau, Sauerländer), qui s'inspire probablement à la « Collezione di testi italiani » et à la « Collection de textes français » de Francke. En 1975, la « Manesse Bibliothek der

Weltliteratur » accueille *Italienische Märchen*, Gesammelt, neu gefaßt und eingeführt von Italo Calvino, une traduction allemande d'une soixantaine de contes de fées italiens publiés d'abord par Einaudi en 1956, puis par Mondadori en 1968.s

8. Photo de FH.